

Il faut sauver le Koshiki-No-Kata

Jigoro Kano se plaisait à dire que le Koshiki-No-Kata était l'essence même du Judo.

L'approche et l'enseignement actuels de ce Kata, ne sont-ils pas de nature à malmener ce qui constitue un véritable héritage du Judo ?

Par Christian Thabot. 6° dan.

Professeur de Judo depuis 50 ans, j'ai été amené à assister, et à juger, des dizaines d'examens de Kata. Au fil des ans, je n'ai pu que constater une baisse de la qualité de présentation de cet examen. En cause, l'intérêt porté par les judokas à cet exercice, pourtant fondamental dans l'enseignement du Judo, et un enseignement qui privilégie trop souvent la forme au fond. Sans doute, le virage tout-compétition qu'a pris le Judo depuis plusieurs décennies n'y est-il pas étranger...

Je maintiens pourtant que les Katas doivent avoir le même lien, les mêmes interactions, avec les autres formes d'apprentissage que sont le randori et les uchis-komis.

Mais en aucun cas, exister ponctuellement, en parallèle et de manière « subie ».

Si nous considérons que le Koshiki-No-Kata est inspiré des combats que se livraient les samourais du temps de guerres de clans japonaises, il ne faudra jamais perdre de vue que les deux adversaires étaient des combattants chevronnés, rompus à l'affrontement, et que, l'un comme l'autre étaient experts, dès le plus jeune âge, dans des techniques d'attaque et de défense.

A partir de ce constat, pourquoi le Koshiki-No-Kata devrait-il représenter autre chose que ces conditions de combat et d'opposition ?

Prenons le premier mouvement de la série Omoté. Celui-ci se fait lentement et sur trois temps.

Uké, dans son intention d'attaque, se battra jusqu'au bout pour prouver sa détermination et la sincérité de son geste. Les contres et les défenses de Tori ne doivent pas le faire dévier de son objectif initial : le faire basculer. A ce titre, Uké doit, dans ce Kata, démontrer les différentes phases de sa défense dans son déplacement, qui, lui-même, doit lui permettre de reprendre l'avantage de l'attaque sur Tori. Sa chute finale devient la conséquence d'une opposition d'actions et réactions, loin de l'idée que Uké tombe parce qu'il est Uké. Le positionnement juste des deux adversaires conditionne et détermine la projection.

De son côté, Tori subira les tentatives d'attaque d'Uké, mais les contrôlera les unes après les autres, jusqu'au moment où le déséquilibre d'Uké consacre la supériorité de Tori.

Ce premier mouvement est parfaitement illustratif du Koshiki-No-Kata dans son intégralité. Il démontre très clairement le travail des deux combattants, il doit fait ressentir les équilibres et les déséquilibres, les mêmes que chacun retrouvera dans un randori.

Je reste effaré par les Koshiki-No-Katas présentés sur la pointe des pieds. A-t-on jamais vu un Judoka en position de pointes lors d'un combat ?! Au moins plus de 3 secondes !

En quoi l'énergie que nous autres, bipèdes, tirons tous du sol passerait-elle mieux sur la pointe des pieds ? Comment l'équilibre est-il mieux assuré par une position qui sied plus aux danseuses ?

Le Koshiki-No-Kata se pratiquera comme tous les Katas, tous les randoris, tous les exercices de Judo, les pieds aux sols, efficacement ancrés et sans aucun autre artifice incompréhensible.

Dans la même logique, les postures d'ours mal réveillé, sous le prétexte que le combattant porte une armure -quel type d'armure au juste ?-, me paraissent tout aussi grotesques.

Abordé avec cet état d'esprit, avec le sens du combat, chacun comprendra mieux quelle est l'utilité et, finalement, le vrai sens du Kata : démontrer avec sincérité la réalité d'une situation de combat et jamais, en aucun cas, exécuter une chorégraphie dont le seul critère d'appréciation serait le juste millimétrage des pas et des postures.

J'ai eu le privilège de croiser le chemin d'un grand Maître japonais, aujourd'hui disparu. Chaque fois qu'il m'a été donné d'assister à l'exécution de ce Kata par celui-ci, j'ai constaté qu'il émanait de sa personne une puissance intérieure que rien n'aurait pu arrêter. Ses pas glissaient sans heurt sur le tapis, ses gestes étaient justes, son énergie contrôlée et son équilibre inébranlable, dans chaque séquence de mouvement et tout au long du Kata.

Il me revient l'image, chère au Japon des samouraïs, du ruisseau qui coule et suit son chemin sans qu'aucun rocher ou branchage ne l'arrête jamais. La même fluidité, la même souplesse, la même énergie. Le ruisseau s'adapte, mais continue son chemin. Cette image m'a marqué à l'époque et les années de pratique et de réflexion m'ont permis de mieux la comprendre et la ressentir. Et faire ressentir aux élèves.

J'ai souvent vibré en écoutant Pavarotti ou Piaf. Ces deux géants aux voix et aux répertoires si différents ont su sublimer leur art et communiquer à celui ou celle qui les écoutaient des émotions qui transcendent.

Eh bien le Kata pratiqué avec fermeté, souplesse et harmonie ressemble à cette recherche de « perfection ».

Mais tout comme le chanteur qui a besoin -tout ou partie- d'un auteur, d'un compositeur et d'un musicien, Tori a besoin d'un Uké sincère et de qualité égale pour réaliser un mouvement qui recèle une forme mais surtout un fond.

« Uké doit être l'adversaire de la facilité ».

Il doit être véritablement à l'écoute de Tori, réagir à sa moindre action ou réaction, et finalement être en osmose.

C'est à cette seule condition que le Kata peut progresser en efficacité et, pour Tori et Uké, être en capacité de ressentir et de comprendre la finalité de l'exercice. Ressentir ce qu'est le Judo.

L'étude de la série Omoté est particulièrement importante. Celle-ci doit se faire lentement afin de privilégier les sensations et trouver les équilibres. La série Ura, quant à elle, se fait très rapidement car elle atteste des connaissances, de l'instinct et des sensations de Tori face à une série d'attaques qui ne lui laisse que peu de répit. C'est l'image d'un véritable combat.

Cette vérité est ma vérité. Celle que j'ai pu cultiver au fil des années avec le précieux concours de mes maîtres, mais aussi de mes élèves. Elle n'a donc de valeur que si d'autres la partagent et l'enrichissent. Car rien n'est plus nuisible à la compréhension et à la progression que l'allégeance à une idée figée, même quand elle est majoritaire.

Si mes maîtres m'ont indiqué la voie, j'ai dû faire le chemin, aidé par mes pairs et mes élèves, avec toujours en tête que le Judo est un art du combat. Je vois la synchronisation là où d'autres voient la chorégraphie, je juge la maîtrise là où d'autres jugent l'apprentissage, et j'accepte toujours, -toujours-, l'argumentation là où d'autres ne tolèrent que la soumission.

En cela je crois être fidèle aux principes fondateurs du Judo.

En les vivant.